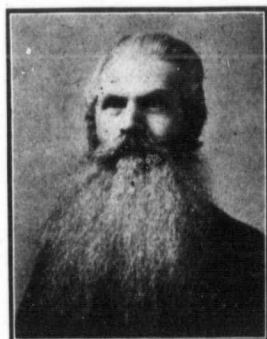




M. E. F. LARIVIÈRE,  
Échevin de Montréal.

NOS  
SOCIÉTAIRES  
DISTINGUÉS



M. FRS MARTINEAU,  
Ancien échevin et député de Montréal.

### Lisez et Réfléchissez

Voici un ouvrier qui gagne un salaire suffisant pour vivre et pour faire vivre sa femme et ses enfants. Tant que cet homme sera jeune et valide, tant que le travail ne lui fera pas défaut, tout ira bien. Il n'est pas besoin d'être riche pour être heureux. On n'a que ses bras pour tout capital, c'est vrai, mais on est fort, on est vaillant et on s'aime. N'est-ce pas là aussi une richesse ?

Hélas ! les beaux jours n'ont qu'un temps et toute joie ici-bas est passagère. Un jour, notre ami revient plus tôt que de coutume. Il ne se sent pas bien, il n'a pas, comme il dit, "de cœur à l'ouvrage" ; il s'alite et le médecin appelé lui trouve de la fièvre, diagnostique une maladie qui effectivement se déclare. Pendant un mois, deux mois, trois mois, davantage peut-être, ce père de famille est condamné à l'inaction. Non seulement son salaire, c'est-à-dire son unique revenu, va lui manquer, mais il faudra payer le médecin qui le soigne, payer aussi le pharmacien qui fournit les médicaments nécessaires au traitement du malade. Pendant les premiers jours, les premières semaines, le premier mois, si vous voulez, la femme pourra sans trop de peine faire face à ces dépenses et à l'entretien du ménage, grâce à ses modestes économies, grâce au crédit que lui consentiront le boucher, le boulanger, le propriétaire, grâce à la petite somme prêtée par un parent ou un ami. Mais si la maladie se prolonge, ces ressources s'épuiseront

vite. La petite réserve sera bientôt tarie ; la bonne volonté des fournisseurs se lassera ; l'amitié elle-même s'avouera impuissante à continuer une aide qui devient pour elle une trop lourde charge. Cependant, il faut subsister ; il faut donner du pain à des petites bouches qui ont faim ; il faut vêtir des petits corps qui ont froid. La mère vend l'un après l'autre les quelques objets mobiliers pour lesquels elle peut obtenir quelque chose : sa vaisselle, son linge de table, son alliance. Un jour, il ne reste plus rien à disposer. Le père, cependant, est toujours couché sur son lit de douleur ; la mère est à bout de force et de courage. Dans cet intérieur, jadis si gai, a pénétré une terrible visiteuse : la Misère.

Ce n'est pas tout. Admettons que, par une chance heureuse et presque unique, un ouvrier ait échappé pendant sa jeunesse et son âge mûr à la maladie, un jour viendra cependant où il lui faudra déposer l'outil, quitter l'usine, quitter la ferme où il a travaillé jusqu'alors. C'est que la vieillesse est arrivée. La taille, jadis si droite, s'est courbée, les muscles, jadis si souples et si vigoureux, ont perdu leur élasticité et leur force ; la vue baisse, la face se ride, les mains tremblent. Cruel problème ! il faut vivre, alors que déjà la société semble vous rejeter de son sein, alors qu'on n'est plus capable, comme autrefois, de gagner sa propre subsistance sans le secours d'autrui. Combien de vieux travailleurs réduits à l'indigence se sont pris souvent à regretter de n'être pas morts plus tôt à leur poste de labeur alors qu'ils n'étaient pas encore de-